



NAUDINOT N., MEIGNEN L., BINDER D., QUERRÉ G., dir. (2015) – *Les systèmes de mobilité de la Préhistoire au Moyen Âge*, Antibes, APDCA (Actes des rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 35), 442 p. ISBN 2-904110-56-2, 35 €.

Depuis maintenant trente-cinq ans, les « rencontres d'Antibes » réussissent le tour de force de rassembler chaque année pour un colloque thématique plusieurs dizaines d'archéologues, préhistoriens et historiens, et de produire avec une régularité de métronome de copieux volumes d'actes qui donnent toujours matière à penser à notre communauté scientifique. Voici donc la cuvée 2014, publiée comme il se doit dès 2015, et consacrée à la question des systèmes de mobilité. Dirigé par N. Naudinot, L. Meignen, D. Binder et G. Querré, cet ouvrage rassemble vingt-sept contributions d'une quinzaine de pages. Les premiers auteurs – essentiellement français, hormis quelques incursions de Suisse et des États-Unis – proviennent de laboratoires très divers ; on notera parmi eux, bien sûr, la forte participation des membres du CEPAM. On notera surtout la proportion importante de jeunes chercheurs : 40 % des chapitres sont issus de thèses soutenues entre 2010 et 2015 (huit textes), voire de thèses encore en cours (trois textes). Le rôle joué par les rencontres d'Antibes dans la promotion des travaux des jeunes chercheurs ne se dément donc pas.

Les volumes de cette collection défont parfois la synthèse à cause de la diversité géographique et chronologique des contextes étudiés. Ici, on est tenté de dire que c'est un peu moins le cas. Certes, la lecture du livre nous fait faire le tour du monde : on va de l'Afrique (trois chapitres) à l'Amérique du Nord (deux chapitres) en passant par le Proche- et Moyen-Orient (deux chapitres), l'Eurasie centrale et arctique (deux chapitres) et l'Océanie (un chapitre). Mais la majorité des contributions n'en porte pas moins sur l'Europe de l'Ouest (dix-sept chapitres), singulièrement sur l'aire franco-italique. De même, bien que le titre de l'ouvrage revendique à juste titre une très large fourchette de temps, les extrêmes de la chronologie restent minoritaires. Outre deux contributions portant sur un « passé ethnographique » récent (les derniers siècles), les périodes (proto)historiques ne sont représentées que par sept contributions et le Paléolithique ancien par une seule, les 17 chapitres restants se concentrant sur le Paléolithique récent, le Mésolithique et le Néolithique. La période allant des premiers chasseurs-collecteurs *Homo sapiens sapiens* jusqu'aux derniers agriculteurs néolithiques, et cela surtout en Europe occidentale : voilà donc le « cœur de cible » d'un ouvrage par ailleurs diversifié.

La difficulté de la synthèse, ici, est donc ailleurs. Elle réside dans la très large extension du concept de mobilité, un concept qui, comme les directeurs de l'ouvrage le

rappellent en introduction, « englobe des comportements très variés aux échelles spatiotemporelles multiples » – depuis des mouvements de peuplement millénaires, à l'échelle d'un sous-continent, jusqu'à l'organisation annuelle de la circulation au sein d'un micro-territoire, en passant par les circuits de diffusion des matières premières à l'intérieur d'une région. Heureusement, la structure de l'ouvrage fournit un cadre pour organiser cette diversité. En effet, outre une partie liminaire regroupant – assez artificiellement⁽¹⁾ – quatre chapitres sous l'intitulé « Perspectives ethnoarchéologiques », le livre est divisé en trois sections, de volume sensiblement équivalent et correspondant *grosso modo* à trois échelles d'analyse : « Dynamiques des peuplements », « Systèmes de mobilité et organisation des territoires » et « Mobilité, transferts et interculturalité ».

Migrations

En s'appuyant en partie sur ces subdivisions, et en s'appropriant quelques schématisations, on peut, de fait, répartir les vingt-sept chapitres en trois catégories. La première rassemble des études portant sur des mouvements de population de grande ampleur géographique et chronologique : des groupes humains viennent peupler un territoire précédemment désert, ou bien s'installent dans des zones déjà habitées et dans lesquelles ils introduisent un mode de vie ou une culture nouveaux. Pour les plus anciens phénomènes de ce type, tels les premiers peuplements de l'Europe depuis l'Afrique au Pléistocène moyen, la rareté et la grande dispersion des données rendent difficile la reconstitution précise des déplacements de population, tandis que les liens de filiation entre industries – fondés en l'occurrence sur la seule typologie des bifaces – demandent à être reconsidérés (É. Nicoud). Plus près de nous dans le temps, lorsque la précision et la richesse des données archéologiques sont plus grandes, il devient possible d'adopter une démarche modélisatrice. L. Anderson *et al.* montrent ainsi que les premières sociétés d'hommes anatomiquement modernes arrivant en Europe (Protoaurignacien) présentent bien les traits d'une population de chasseurs-collecteurs « pionniers » au sens défini par R. L. Kelly. Dans sa propre contribution, ce dernier propose également un modèle permettant de discuter de la vitesse relative à laquelle s'est effectué le premier peuplement de l'Amérique du Nord ; tandis que Y. A. Gómez Coutouly aborde la même question à travers l'étude du débitage lamellaire par pression, « marqueur culturel » envisagé ici comme une clé pour comprendre les grandes tendances de l'expansion démique vers le Nouveau Monde. Dans le Rift éthiopien, c'est une dynamique régionale de repeuplement que mettent en évidence C. Ménard et F. Bon : le renouvellement des données de terrain et des datations permet d'identifier une lacune archéologique correspondant à une phase de grande aridité, suivie d'une réoccupation de la région par les chasseurs-collecteurs du *Late Stone Age*.

Du côté des populations néolithiques, A. Hermann fournit une synthèse bienvenue sur le peuplement de

l'ensemble océanien, un phénomène rapide (environ deux millénaires) au regard des espaces parcourus. Il est intéressant de rapprocher cette contribution de celle consacrée à la diffusion du Néolithique en Méditerranée nord-occidentale (D. Binder). Les deux textes se rejoignent en effet dans leur usage du concept de « foyer culturel » : pour A. Hermann, le « berceau » de la société polynésienne dans les archipels des Samoa, des Tonga et de Wallis et Futuna ; pour D. Binder, l'« aire nucléaire » de l'Impresso-cardial dans le Sud-Est italien. Ils se rejoignent également dans leur description de la façon dont les territoires nouvellement colonisés, et éloignés de ces foyers, vont progressivement s'autonomiser de ces derniers – dans un processus de différenciation culturelle qui n'est pas incompatible avec le maintien de systèmes d'échange à longue distance. À la fin du Néolithique, la diffusion du Campaniforme apparaît comme un phénomène plus polymorphe encore, intégrant à l'évidence une dimension migratoire, mais loin de toute thèse « invasionniste » (M. Besse). Pour une période plus récente, les réflexions présentées par M. Coumert contribuent également à déconstruire la figure mythique des « grandes invasions » en offrant une nouvelle lecture des mouvements des populations barbares en Europe à la fin de l'Antiquité.

Territoires

Une deuxième catégorie rassemble des travaux consacrés à la caractérisation des formes de mobilité territoriale. Il s'agit cette fois de comprendre comment un groupe humain organise l'exploitation de son territoire, que ce soit à l'année ou selon des cycles plus longs, et comment cette organisation évolue dans le temps. Les chasseurs-collecteurs nomades sont bien sûr ici un cas d'étude privilégié. Plusieurs chapitres abordent ainsi les transformations des systèmes de mobilité entre Solutréen et Badegoulien (C. Renard et S. Ducasse), durant l'Épigravettien liguro-provençal (A. Tomasso) et dans le Mésolithique du territoire français (G. Marchand). Le problème est ici celui des traces matérielles de la mobilité : quels sont les critères archéologiques pertinents et comment doivent-ils être articulés pour modéliser les systèmes d'exploitation des territoires mis en place par les chasseurs-collecteurs ? Les quatre auteurs proposent d'examiner conjointement les stratégies d'approvisionnement en matières premières ; les variations dans l'intégration et la hiérarchisation des objectifs de la taille (outils vs armatures, lames vs lamelles) ; les indices de saisonnalité des occupations ; et la typologie des sites, structurée par la dichotomie entre station logistique spécialisée et habitat résidentiel. La prise en compte intégrée de ces critères permet, dans les trois cas étudiés, d'identifier des transformations souvent interprétées comme un balancement entre une mobilité de type plutôt logistique et une de type plutôt résidentiel. Il est d'ailleurs frappant de constater à quel point l'opposition *forager vs collector* tend à devenir le principal cadre dans lequel sont aujourd'hui pensées les mobilités paléo- et mésolithiques, tandis que d'autres concepts lar-

gement débattus et employés depuis une trentaine d'années semblent passer de mode – par exemple celui des sites d'agrégation, dont G. Marchand fait cependant un utile rappel. Si cette tendance montre bien la fécondité des propositions de L. R. Binford, elle illustre aussi le manque de renouvellement théorique dans ce domaine depuis plusieurs décennies ; une question qui avait d'ailleurs déjà été soulevée lors des deux colloques tenus à Toulouse ces dernières années et essentiellement consacrés à la question des mobilités paléolithiques et mésolithiques (Jaubert et Barbaza, 2005 ; Bon *et al.*, 2011).

La mobilité territoriale n'est cependant pas seulement affaire de chasseurs-collecteurs, comme le montre ici l'exemple ethnographique des agriculteurs itinérants du Nord du Cameroun présenté par O. Langlois *et al.* Un cas qui permet surtout de constater à quel point le rapport au territoire peut être déterminé par des aléas inaccessibles aux archéologues – en l'occurrence les vicissitudes de l'histoire politique de l'une des sociétés étudiées, qui l'ont amenée à une plus forte itinérance.

Enfin, l'autre figure de la mobilité, c'est bien sûr le pasteur nomade, depuis longtemps le représentant paradoxal – à nos yeux du moins – d'un Néolithique sans sédentarité ni agriculture. F. Abbès fournit un bon exemple de ce statut ambigu lorsqu'il décrit les sociétés pastorales de la steppe syrienne comme « le conservatoire de traditions [d'origine mésolithique] qui n'ont plus cours au Proche-Orient ». Pour l'Eurasie arctique, C. Stépanoff livre un très stimulant essai d'ethnohistoire soulignant le rôle du comportement animal dans la « révolution du renne » – c'est-à-dire le passage, au XIX^e siècle, d'un régime essentiellement chasseur à un pastoralisme massif où la mobilité humaine devient fortement conditionnée par les migrations des grands troupeaux. C'est également sur un modèle ethnographique local que s'appuie J.-L. Houle pour mettre en évidence des stratégies de mobilité contrastées chez les pasteurs nomades de deux régions de Mongolie aux âges du Bronze et du Fer. S. Méry, en revanche, s'écarte des modèles issus du comparatisme ethnographique régional lorsqu'elle interprète la mobilité des pasteurs néolithiques d'Arabie orientale – en proposant, de façon convaincante, l'hypothèse d'une sédentarisation précoce permise par l'exploitation des écosystèmes de mangrove. Dans le Chasséen du Sud de la France, c'est également un circuit de mobilité lié au pastoralisme que décrivent A. Beeching et V. Léa (la complémentarité entre des grottes bergeries et des sites de consommation du bétail en plaine), tout en réfléchissant à son articulation avec des réseaux de diffusion à longue distance, tel celui de l'obsidienne.

Diffusions

C'est précisément aux questions de diffusion, d'échange et de transfert – de pratiques, de matériaux, d'objets – que sont consacrés les autres chapitres de l'ouvrage. Avouons toutefois qu'on a un peu l'impression de toucher là aux limites du concept de mobilité – ce terme pouvant finalement s'appliquer à presque tous les aspects de la vie

économique et sociale d'un groupe, du moment que ces aspects sont envisagés sous l'angle des déplacements d'hommes ou de choses qu'ils impliquent nécessairement. Avouons aussi que la situation est ici particulièrement contrastée suivant les périodes. Pour les contextes les plus récents, il est possible d'étudier les supports des réseaux de diffusion : retracer les mouvements des artisans spécialisés qui vont diffuser un bagage technique au-delà de leur région d'origine (P. Jansen, à propos de la mobilité des maîtres maçons en Italie au Moyen Âge); détailler les moyens de transport utilisés en fonction des marchandises (S. Delvaux, sur les modes de transport terrestre dans l'Égypte pharaonique); évaluer l'impact de ces circulations sur le tissu urbain (L. Hermenault, à partir du cas de Paris à la fin du Moyen Âge). Mais pour les contextes plus anciens ou moins bien documentés, en général, seules peuvent être délimitées les aires de distribution des produits et, dans les cas les plus favorables, leur zone d'origine. Bien que les modalités précises de fonctionnement de ces réseaux ne puissent alors plus être reconstituées, il reste possible de proposer des hypothèses sur les motivations qui les sous-tendent.

Ainsi, ayant mis en évidence, dans le Nord-Est de la France, la diffusion au Dryas récent d'une technologie lithique d'inspiration épigravettienne, S. Fornage-Bontemps suggère que cette diffusion a pu être favorisée par une meilleure adaptation de cette tradition technique à l'exploitation d'un milieu qui devient alors plus boisé. Dans la même aire géographique mais pour une période un peu plus ancienne, M.-I. Cattin montre la superposition, dans le Magdalénien de Monruz et Champréveyres, de plusieurs réseaux d'acquisition dont certains (silex allochtones) pourraient relever d'un approvisionnement direct, tandis que d'autres plus étendus, notamment pour la parure, signalent une durée de circulation plus longue renvoyant à des échanges indirects au sein d'une même aire culturelle. Ce sont également les éléments de parure, traceurs privilégiés des contacts lointains, qui permettent à S. Bonnardin de distinguer plusieurs axes de circulation et d'échange entre les différents courants de néolithisation de l'Europe occidentale. G. Querré *et al.* présentent un autre cas, très bien étayé, de ces réseaux de circulation de la parure au Néolithique : la diffusion – probablement par voie maritime – de parures en variscite depuis la péninsule Ibérique jusqu'à la côte armoricaine, sans doute sous l'impulsion de personnages socialement importants cherchant à posséder ces « roches rares ». Ces comportements élitaires apparaissent de façon plus visible encore dans les périodes plus récentes, comme le montre l'exemple des objets « précieux » retrouvés dans les tombes champenoises de l'âge du Fer et de l'Antiquité tardive (C. Paresys *et al.*). C'est en revanche, cette fois, une motivation identitaire (affirmation de « racines orientales ») qui est retenue par L. Buchet pour expliquer la diffusion de pra-

tiques de déformation du crâne en Europe de l'Ouest aux v^e et vi^e siècles AD.

En résumé, on l'aura compris, il s'agit là d'un volume foisonnant et riche, de lecture agréable, qui présente de surcroît l'intérêt de donner à voir de nombreux travaux de jeunes chercheurs. Comme on l'a dit, Paléolithique récent, Mésolithique et Néolithique sont de loin les plus représentés, et l'attrait de l'ouvrage sera donc peut-être plus évident pour les spécialistes de ces périodes. Reste que le sujet est suffisamment vaste, et les cas étudiés suffisamment divers, pour que les contributions rassemblées ici donnent matière à réflexion à une large communauté de lecteurs.

NOTES

- (1) Les directeurs de l'ouvrage justifient l'existence de cette section ethnoarchéologique par la volonté de montrer d'entrée de jeu « toute la complexité du sujet abordé » et de rappeler « à quel point il convient de rester prudent (...) lorsqu'il s'agit de traiter de mobilité avec les seules données offertes par l'archéologie ». Ce choix peut cependant être discuté : comme on le verra, les chapitres de cette section se seraient très bien insérés dans les parties suivantes, et certains relèvent plus de l'ethnohistoire que de l'ethnoarchéologie (C. Stépanoff), tandis que d'autres nous détaillent, plutôt qu'une démarche ethnoarchéologique au sens strict, une utilisation conjointe de différentes sources – historiques, ethnographiques, linguistiques, archéologiques – pour répondre à un même questionnement (O. Langlois *et al.*). Inversement, d'autres contributions, plus loin dans l'ouvrage, ne se privent pas d'évoquer des comparaisons ethnographiques, cette question apparaissant finalement en filigrane dans une bonne partie du volume.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BON F., COSTAMAGNO S., VALDEYRON N., dir. (2011) – *Haltes de chasse en Préhistoire : quelles réalités archéologiques ?*, actes du colloque international (Toulouse, 13-15 mai 2009), *P@lethnologie*, 3, p. 5-359.
- JAUBERT J., BARBAZA M., dir. (2005) – *Territoires, déplacements, mobilité, échanges pendant la Préhistoire : terres et hommes du Sud*, actes du 126^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques (Toulouse, 2001), Paris, CTHS, 560 p.

Jean-Marc PÉTILLON
CNRS, UMR 5608 TRACES, Toulouse